

Claude Lévi-Strauss

L'Anthropologie
face aux problèmes
du monde moderne

Éditions du Seuil

Je remercie Monique Lévi-Strauss qui a accompagné
avec autant d'attention que de générosité
chaque étape de la publication de ce volume.

M. O.

Les titres des trois chapitres de ce livre
sont de Claude Lévi-Strauss ;
Les intertitres sont de l'éditeur.

ISBN : 978-2-02-104945-9

© Éditions du Seuil, avril 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

À l'occasion de son quatrième séjour au Japon, au printemps 1986, Claude Lévi-Strauss écrit les trois chapitres qui composent ce volume – trois conférences prononcées à Tokyo à l'invitation de la Fondation Ishizaka. Il choisit pour cet ensemble le titre que porte à présent le livre : *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne*.

Pour dégager les grands thèmes de son œuvre, les commenter et les actualiser, Claude Lévi-Strauss puise librement dans ses écrits. Il relit ainsi tel ou tel texte qui l'a rendu célèbre, reprenant les principaux sujets de société qui n'ont cessé de le tracasser, notamment à propos des liens entre « race », histoire et culture. Ou encore, il médite sur l'avenir possible de nouvelles formes d'humanisme dans un monde en pleine transformation.

Si les lecteurs de Claude Lévi-Strauss retrouvent ici les questions qui sous-tendent ses travaux, les nouvelles générations pourront

y découvrir une vision d'avenir proposée par le célèbre anthropologue. Tout en soulignant l'importance de l'anthropologie comme nouvel « humanisme démocratique », Claude Lévi-Strauss s'interroge sur « la fin de la suprématie culturelle de l'Occident », sur les liens entre relativisme culturel et jugement moral. Quand il examine les problèmes d'une société devenue mondiale, ce sont aussi les pratiques économiques qui sont interrogées, les questions liées à la procréation artificielle, les liens entre pensée scientifique et pensée mythique.

Dans ces trois conférences, Claude Lévi-Strauss livre enfin ses inquiétudes relatives aux problèmes cruciaux d'un monde sur le point d'entrer dans le XXI^e siècle, sur les affinités entre les diverses formes d'« explosion idéologique » et le devenir des intégrismes.

Reconnue mondialement, l'œuvre de Claude Lévi-Strauss est aujourd'hui un laboratoire de pensée ouvert sur l'avenir.

Ce livre sera sans doute, pour les étudiants et les jeunes générations, la meilleure introduction à l'intelligence sensible du monde de Claude Lévi-Strauss.

Maurice Olender

I

La fin de la suprématie
culturelle de l'Occident

Mes premières paroles seront pour remercier la Fondation Ishizaka du très grand honneur qu'elle me fait en me confiant cette année des conférences qu'illustrèrent depuis 1977 tant d'éminentes personnalités. Je la remercie également de m'avoir proposé comme thème la façon dont l'anthropologie – discipline à laquelle j'ai consacré ma vie – envisage les problèmes fondamentaux auxquels est confrontée l'humanité d'aujourd'hui.

Je commencerai par vous dire comment l'anthropologie formule ces problèmes dans la perspective particulière qui est la sienne. J'essaierai ensuite de définir ce qu'est l'anthropologie, et de montrer en quoi elle jette sur les problèmes du monde contemporain un regard original, sans prétendre les résoudre à elle seule, mais dans l'espoir de mieux les comprendre.

Apprendre des autres

Depuis environ deux siècles, la civilisation occidentale s'est définie à elle-même comme la civilisation du progrès. Ralliées au même idéal, d'autres civilisations ont cru devoir la prendre pour modèle. Toutes ont partagé la conviction que la science, les techniques iraient sans cesse de l'avant, procurant aux hommes plus de puissance et de bonheur ; que les institutions politiques, les formes d'organisation sociale apparues à la fin du XVIII^e siècle en France et aux États-Unis, la philosophie qui les inspirait, donneraient à tous les membres de chaque société plus de liberté dans la conduite de leur vie personnelle et plus de responsabilité dans la gestion des affaires communes ; que le jugement moral, la sensibilité esthétique, en un mot l'amour du vrai, du bon et du beau, se propageraient par un mouvement irrésistible et gagneraient l'ensemble de la terre habitée.

Les événements dont le monde a été le théâtre au cours du présent siècle ont démenti ces prévisions optimistes. Des idéologies totalitaires se sont répandues et, dans plusieurs régions du monde, elles continuent de se répandre. Les hommes se sont exterminés par dizaines de millions, ils se sont livrés à d'effroyables géno-

cides. Même une fois la paix rétablie, il ne leur apparaît plus certain que la science et la technique n'apportent que des bénéfiques, ni que les principes philosophiques, les institutions politiques et les formes de vie sociale nés au XVIII^e siècle constituent des solutions définitives aux grands problèmes posés par la condition humaine.

Les sciences et les techniques ont prodigieusement étendu notre connaissance du monde physique et biologique. Elles nous ont donné un pouvoir sur la nature que nul n'aurait pu soupçonner il y a seulement un siècle. Nous commençons pourtant à mesurer le prix qu'il a fallu payer pour l'obtenir. De façon croissante, la question se pose de savoir si ces conquêtes n'ont pas eu des effets délétères. Elles ont mis des moyens de destruction massifs à la disposition des hommes, et même inutilisés, par leur seule présence, ces moyens menacent la survie de notre espèce. De façon plus insidieuse mais réelle, cette survie est aussi menacée par la raréfaction ou la pollution des biens les plus essentiels : l'espace, l'air, l'eau, la richesse et la diversité des ressources naturelles.

Grâce, en partie, aux progrès de la médecine, le nombre des humains n'a cessé de s'accroître au point que, dans plusieurs régions du monde, on ne parvient plus à satisfaire les besoins

élémentaires de populations en proie à la famine. Ailleurs, dans des régions capables d'assurer leur subsistance, un déséquilibre ne s'en manifeste pas moins du fait que, pour donner du travail à des individus de plus en plus nombreux, il est nécessaire de produire toujours davantage. Nous nous sentons ainsi entraînés dans une course sans fin vers une productivité accrue. La production appelle la consommation qui, elle-même, exige plus de production encore. Des fractions de plus en plus massives de la population sont comme aspirées par les besoins directs ou indirects de l'industrie. Elles viennent se concentrer dans d'énormes agglomérations urbaines qui leur imposent une existence artificielle et déshumanisée. Le fonctionnement des institutions démocratiques, les besoins de la protection sociale entraînent de leur côté la création d'une bureaucratie envahissante qui tend à parasiter et à paralyser le corps social. On en vient à se demander si les sociétés modernes construites sur ce modèle ne risquent pas bientôt de devenir ingouvernables.

Longtemps acte de foi, la croyance en un progrès matériel et moral voué à ne jamais s'interrompre subit ainsi sa crise la plus grave. La civilisation de type occidental a perdu le modèle qu'elle s'était donné à elle-même, et elle n'ose plus offrir ce modèle aux autres. Ne convient-il donc pas de regarder ailleurs, d'élargir les cadres

traditionnels où s'enfermaient nos réflexions sur la condition humaine ? Ne devons-nous pas y intégrer des expériences sociales plus variées et plus différentes des nôtres que celles dans l'horizon étroit desquelles on s'était longtemps confiné ? Dès lors que la civilisation de type occidental ne trouve plus dans son propre fonds de quoi se régénérer et prendre un nouvel essor, peut-elle apprendre quelque chose sur l'homme en général, et sur elle-même en particulier, dans ces sociétés humbles et longtemps méprisées qui, jusqu'à une époque relativement récente, avaient échappé à son influence ? Telles sont les questions que se posent depuis quelques dizaines d'années des penseurs, savants ou hommes d'action, et qui les incitent – puisque les autres sciences sociales, plus centrées sur le monde contemporain, ne leur fournissent pas de réponse – à interroger l'anthropologie. Qu'est-ce donc que cette discipline longtemps restée dans l'ombre, et dont on s'avise qu'elle a peut-être quelque chose à dire sur ces problèmes ?

Faits singuliers et bizarres

Aussi loin qu'on cherche des exemples dans le temps et dans l'espace, la vie et l'activité de l'homme s'inscrivent dans des cadres qui offrent

des caractères communs. Toujours et partout, l'homme est un être doté du langage articulé. Il vit en société. La reproduction de l'espèce n'est pas abandonnée au hasard, mais est assujettie à des règles qui excluent un certain nombre d'unions biologiquement viables. L'homme fabrique et utilise des outils, qu'il emploie dans des techniques variées. Sa vie sociale s'exerce dans des ensembles institutionnels dont le contenu peut changer d'un groupe à l'autre, mais dont la forme générale reste constante. Par des procédés différents, certaines fonctions – économique, éducative, politique, religieuse – sont régulièrement assurées.

Entendue dans son sens le plus large, l'anthropologie est la discipline qui se consacre à l'étude de ce « phénomène humain ». Sans doute fait-il partie de l'ensemble des phénomènes naturels. Néanmoins il présente, par rapport aux autres formes de la vie animale, des caractères constants et spécifiques qui justifient qu'on l'étudie de façon indépendante.

En ce sens, on peut dire que l'anthropologie est aussi vieille que l'humanité elle-même. Aux époques sur lesquelles nous possédons des témoignages historiques, des préoccupations d'un genre que nous appellerions aujourd'hui anthropologique sont manifestes chez les mémorialistes qui accompagnèrent Alexandre le Grand

en Asie, ainsi que chez Xénophon, Hérodote, Pausanias et – sous un angle plus philosophique – chez Aristote et chez Lucrèce.

Dans le monde arabe, Ibn Batouta, grand voyageur, et Ibn Khaldoun, historien et philosophe, témoignent au XVI^e siècle d'un esprit authentiquement anthropologique, de même que, plusieurs siècles plus tôt, les moines bouddhistes chinois qui se rendirent en Inde pour se documenter sur leur religion, et les moines japonais qui, dans le même but, visitèrent la Chine.

À cette époque, les échanges entre le Japon et la Chine se faisaient surtout par l'intermédiaire de la Corée, et, dans ce dernier pays, la curiosité anthropologique est attestée depuis le VII^e siècle de notre ère. Le demi-frère du roi Munmu, disent les anciennes chroniques, n'accepta de devenir Premier ministre qu'à la condition de voyager d'abord *incognito* à travers le royaume pour observer la vie populaire. On peut voir là une première enquête ethnographique, bien qu'à vrai dire les ethnographes d'aujourd'hui ne reçoivent pas souvent comme ce dignitaire coréen, de l'hôte indigène qui les accueille, une ravissante concubine pour partager leur lit ! Toujours dans les chroniques coréennes, il est dit que le fils d'un certain moine qui composait des livres sur les coutumes

populaires de la Chine et de Silla fut pour cette raison placé parmi les dix grands sages de ce royaume.

Au Moyen Âge, l'Europe découvre l'Orient, d'abord à l'occasion des croisades, puis à travers les récits d'émissaires envoyés au XIII^e siècle par le pape et par le roi de France chez les Mongols ; et surtout, au XIV^e siècle, grâce au long séjour de Marco Polo en Chine. Au début de la Renaissance, on commence à distinguer les sources très diverses dont découlera désormais la réflexion anthropologique : ainsi la littérature suscitée par les invasions turques en Europe orientale et dans la Méditerranée ; les fantaisies du folklore médiéval prolongent celles de l'Antiquité sur les « races pliniennes », ainsi nommées parce que complaisamment décrites au I^{er} siècle de notre ère par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle* : peuples sauvages monstrueux par l'anatomie et les mœurs. Le Japon n'a pas ignoré de telles imaginations, et, sans doute parce qu'il s'était volontairement coupé du reste du monde, elles y survécurent plus longtemps dans l'esprit populaire. Lors de mon premier séjour au Japon, je reçus en cadeau une encyclopédie publiée en 1789, intitulée *Zôho Kunmo Zui*. Dans la partie géographique, on y tient pour réels des

peuples exotiques géants, ou dotés de bras ou de jambes démesurément longs...

À la même époque, l'Europe, mieux informée, accumulait les connaissances positives qui, dès le XVI^e siècle, commençaient à affluer d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie à l'occasion des grandes découvertes. Très vite, les compilations de ces récits de voyage eurent en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en France une vogue prodigieuse. Cette énorme littérature de voyage alimentera la réflexion anthropologique qui débute en France avec Rabelais et Montaigne et qui gagne toute l'Europe à partir du XVIII^e siècle.

On en retrouve d'ailleurs l'écho au Japon dans des voyages présentés comme imaginaires, faute de connaissance directe des pays lointains. Ainsi le voyage fictif de Ôe Bunpa au pays de Harashirya, mot derrière lequel on reconnaît le Brésil, habité par des indigènes « qui ignorent la culture des céréales, se nourrissent de racines séchées, n'ont point de roi et ne tiennent pour nobles que les plus habiles à tirer à l'arc ». C'est à peu de chose près ce que, deux siècles plus tôt, rapportait Montaigne après avoir conversé avec des Indiens brésiliens ramenés en France par un navigateur.

Même si nous plaçons au XIX^e siècle les débuts de la recherche anthropologique telle

qu'on la pratique aujourd'hui, elle a eu pour premier mobile ce qu'on pourrait appeler une curiosité d'antiquaire. On remarquait que les grandes disciplines classiques – histoire, archéologie, philologie, sciences jouissant pleinement du droit de cité dans les cursus universitaires – oubliaient derrière elles toutes sortes de résidus, de débris. Un peu comme des chiffonniers, des curieux entreprenaient de récolter ces bribes de connaissances, ces fragments de problèmes, ces détails pittoresques que les autres sciences rejetaient dédaigneusement dans leurs poubelles intellectuelles.

Au début, l'anthropologie ne fut sans doute rien d'autre que cette collecte de faits singuliers et bizarres. Et pourtant, on découvrait peu à peu que ces débris, ces résidus étaient plus importants qu'on ne l'aurait cru. La raison en est facile à comprendre.

Ce qui frappe l'homme dans le spectacle des autres hommes, ce sont les points par lesquels ils lui ressemblent. Historiens, archéologues, philosophes, moralistes, littérateurs demandèrent d'abord aux peuples récemment découverts une confirmation de leurs propres croyances sur le passé de l'humanité. Cela explique que, lors des grandes découvertes de la Renaissance, les récits des premiers voyageurs ne causèrent pas de surprise : on croyait moins découvrir de

nouveaux mondes que retrouver le passé de l'ancien. Les genres de vie des peuples sauvages démontraient que la Bible, les auteurs grecs et latins disaient vrai en décrivant le jardin d'Éden, l'Âge d'or, la Fontaine de jouvence, l'Atlantide ou les îles Fortunées...

On négligeait, on se refusait même à voir les différences qui sont pourtant essentielles dès qu'il s'agit d'étudier l'homme. Car, comme devait le dire plus tard Jean-Jacques Rousseau, « il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés ».

On allait faire aussi une autre découverte : ces singularités, ces bizarreries s'ordonnaient entre elles de façon beaucoup plus cohérente que les phénomènes jugés seuls importants sur lesquels on avait fixé l'attention. Des faits négligés ou à peine étudiés, telle la façon dont des sociétés différentes partagent le travail entre les sexes – dans une société donnée, sont-ce les hommes ou les femmes qui s'adonnent à la poterie, au tissage, ou qui cultivent la terre ? – permettent de comparer et de classer les sociétés humaines sur des bases beaucoup plus solides qu'on n'y parvenait auparavant.

J'ai cité la division du travail ; je pourrais parler aussi des règles de résidence. Quand un mariage a lieu, où vont habiter les jeunes époux ? Avec les parents du mari ? Avec ceux

de la femme ? Ou établissent-ils une résidence indépendante ?

De même les règles de la filiation et du mariage, longtemps négligées tant elles semblaient capricieuses et dénuées de sens. Pourquoi un grand nombre de peuples du monde distinguent-ils les cousins en deux catégories selon qu'ils sont issus soit de deux frères ou de deux sœurs, soit d'un frère et d'une sœur ? Pourquoi, dans ce cas, condamnent-ils le mariage entre cousins du premier type et le préconisent-ils, si même ils ne l'imposent pas, entre les cousins du second type ? Et pourquoi le monde arabe fait-il, pratiquement seul, exception à cette règle ?

De même encore, les prohibitions alimentaires qui font que, par le monde, il n'est pas de peuple qui ne cherche à affirmer son originalité en proscrivant telle ou telle catégorie d'aliments : le lait en Chine, le porc pour les juifs et les musulmans, le poisson pour quelques tribus américaines et la viande de cervidé pour d'autres, et ainsi de suite.

Toutes ces singularités constituent autant de différences entre les peuples. Et cependant, ces différences sont comparables dans la mesure où il n'existe pratiquement pas de peuple chez qui on ne puisse les observer. D'où l'intérêt que prennent les anthropologues à des variations en